



HAL
open science

Proverbe prototypique

Philippe Gréa

► **To cite this version:**

Philippe Gréa. Proverbe prototypique. Florica Hrubaru; Estelle Moline; Anca-Marina Velicu. Nouveaux regards sur le sens et la référence. Hommages à Georges Kleiber, Editura ECHINOX, pp.305-330, 2017. halshs-01625463

HAL Id: halshs-01625463

<https://shs.hal.science/halshs-01625463>

Submitted on 27 Oct 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Proverbe prototypique

Introduction

Le présent article a pour but d'approfondir une hypothèse défendue dans plusieurs autres travaux, selon laquelle le proverbe lexicalise une forme sémantique forte (Gréa 2014, 2015). Une forme forte se caractérise par sa transposabilité, i.e. sa capacité à s'appliquer à différents domaines. On peut illustrer ce phénomène à l'aide du proverbe suivant :

1. *Un bon ouvrier se sert de toutes sortes d'outils.* (*Le Littré*, à l'entrée « outil », de Crevant duc d'Humières 1790 : 41)

Le domaine dans lequel il s'inscrit est celui de la manufacture et de l'artisanat (domaine source). Cependant, il peut aussi se transposer à de nombreux autres domaines (domaines cibles), comme on le voit dans l'exemple suivant, où il s'applique à la comptabilité informatique :

2. « *Un bon ouvrier se sert de toute sorte d'outils* », dit-on. *Un principe valable pour les logiciels de gestion. Or, les applications permettant de réaliser les devis, factures, tableaux de bord et prévisionnels sont légion.* (*Internet*)

Beaucoup de chercheurs considèrent ce caractère transposable comme définitoire du proverbe. Cependant, le mécanisme sous-jacent qui conditionne la transposabilité d'un énoncé reste méconnu. Dans la plupart des approches, il est réduit à une question de métaphore et se trouve traité en termes de sens littéral vs. figuré. Mais un tel point de vue présente deux inconvénients. Premièrement, il ne permet pas de rendre compte des proverbes qui ne sont pas métaphoriques (*l'union fait la force*), et deuxièmement, il ne rend pas compte du caractère non proverbial de certaines phrases génériques. L'énoncé 3, par exemple, est une phrase générique qui ne peut pas s'employer en dehors de son domaine source, alors que d'un point de vue formel, elle n'est pas très différente de 1.

3. *Un bon ouvrier utilise son argent à bon escient.*

Un moyen d'identifier les facteurs qui sont à l'origine de la transposabilité consiste justement à rechercher des contrastes minimaux analogues à celui qui distingue 1 et 3, i.e. des couples de phrases génériques minimalement distinctes, mais dont une seule s'avère transposable. C'est ce qui va nous occuper dans ce travail. Ces contrastes minimaux vont nous permettre d'étayer l'hypothèse selon laquelle la transposabilité d'un énoncé est conditionnée par la cohérence interne de la molécule sémique qu'il lexicalise. Cette cohérence se mesure à l'aune de deux facteurs : (i) une architecture relationnelle inhérente ou socialement normée (section 1), et (ii) une articulation sans restes (section 2). Dans une dernière section (3) nous porterons notre attention sur les interactions qui s'élaborent entre ces deux facteurs et la dynamique complexe à laquelle elles donnent lieu. Nous nous intéresserons aussi au continuum proverbial que la manipulation de ces deux facteurs permet de mettre en lumière.

1 Une architecture relationnelle forte

1.1 Architecture relationnelle inhérente

Pour identifier le premier facteur de transposabilité, nous allons partir des exemples suivants :

4. a. *L'arbre cache le ruisseau.*
- b. *Les maisons empêchent de voir le fleuve.*
- c. *Un bon ouvrier utilise son argent à bon escient.*
- d. *Les médecins sont les plus mal payés.*
- e. *Pas de grands vins sans des amis d'exception (avec qui le partager).*
- f. *Pas de belle journée sans appels téléphoniques (ennuyeux).*

Contrairement à l'exemple 1, qui peut s'appliquer à des individus appartenant à des domaines variés (un comptable, dans l'exemple 2), les énoncés 4 ne s'appliquent pas en dehors de leur domaine source. L'exemple 4a, que nous reprenons à Conenna (2003), et l'exemple 4b imposent au contraire une lecture spécifique dans laquelle une entité particulière (un arbre ou une pluralité de maisons) en occulte une autre (un ruisseau ou un fleuve) dans une situation précise. Sans contexte supplémentaire, ils ne se prêtent pas à un emploi figuré qui leur permettrait de désigner autre chose qu'un arbre, un ruisseau, des maisons, un fleuve. Si l'énoncé 4c, déjà évoqué dans l'introduction, constitue quant à lui un conseil précieux, il ne semble pouvoir être donné qu'à un ouvrier, et ne peut se transposer, par exemple, à un état, un chef d'entreprise ou encore, un directeur de laboratoire. Il en est de même pour 4d, dont on peut remettre en cause la véracité, mais que l'on ne peut transposer dans la situation d'un comptable ou d'un ouvrier, par exemple. La situation est identique pour 4e-f. Un énoncé comme *pas de grands vins sans des amis d'exception* ne peut s'appliquer en dehors d'une réunion entre amis où l'on sert du vin de qualité (par exemple, un gewurztraminer), et bien que la vérité générale exprimée par *pas de belle journée sans appels téléphoniques* soit bien avérée, il est impossible de l'employer de manière figurée. On pourrait nous rétorquer que *journée* ou *appel téléphonique* sont justement des noms qui n'ont pas d'acceptation métaphorique conventionnelle établie et que pour cette raison, 4f ne peut être transposé dans d'autres domaines. Cependant, ce n'est pas le cas des autres exemples. Les lexèmes *arbre*, *maison*, *fleuve*, *ouvrier*, *argent*, *médecin*, *vin*, *ami* ont des emplois figurés fréquents, et donc bien enracinés dans l'esprit des locuteurs, comme en témoignent les métaphores lexicalisées suivantes :

5. a. *Le plus irritant est que les « médecins » de notre économie ne donnent pas de bons exemples.*
- b. *Le vin de la gloire. (Cadiot 2010 : 198)*
- c. *Les jeux vidéo sont ses seuls amis.*

Au contraire, de tels exemples semblent remettre en cause toute approche fondée sur une conception métaphorique du proverbe, dans la mesure où elle n'est pas en mesure d'expliquer le caractère non transposable des énoncés 4. En effet, si des noms tels que *ouvrier*, *argent*, *vin* ou *ami* sont eux-mêmes dotés d'un grand potentiel métaphorique (un potentiel qui leur permet entre autres d'apparaître dans de nombreux proverbes), alors pourquoi les combinaisons de *ouvrier* et *argent* dans 4c ou celle de *vin* et *ami* dans 4f ne sont-elles pas transposables ? Pourquoi neutralisent-elles ce potentiel, au point que les énoncés ne sont plus applicables qu'à une seule situation (celle d'une réunion entre amis ou celle d'une manufacture) ?

Pour apporter un début de réponse à cette question, il faut se tourner vers les exemples suivants :

6. a. *L'arbre cache la forêt.*
- b. *Les maisons empêchent de voir la ville.*
- c. *Un bon ouvrier se sert de toutes sortes d'outils.*
- d. *Les médecins sont toujours les plus mal soignés.*
- e. *Pas de grands vins sans vignerons d'exception.*
- f. *Pas de jour sans nuit.*

Les exemples 6a-c sont des proverbes recensés comme tels par la plupart des dictionnaires. Dans la suite de cet article, nous qualifierons d'*officiel* tout proverbe qui apparaît dans un dictionnaire :

« On dit, *proverbialement*, que, les maisons empêchent de voir la ville, et que la trop grande attention aux détails fait perdre de vue le fond, le principal d'une affaire. "Vous avez mille affaires ici. Prenez garde de voir vos affaires domestiques de trop près, et que *les maisons ne vous empêchent de voir la ville.*" Madame de la Fayette à Madame de Grignan » (Féraud 1787 : 590)

« *Les maisons empêchent de voir la ville.* Correspond à : *L'arbre cache la forêt.* Là où il y a profusion de beautés on ne sait où donner de la tête et l'on risque fort de ne point voir la plus belle. » (Dournon 1986 : 209).

« Un méchant ouvrier ne saurait trouver de bons outils, c'est-à-dire un homme malhabile ne tire aucun parti de ce qu'il a sous la main. On dit dans un sens analogue : Un bon ouvrier se sert de toute sorte d'outils. (*Le Littré*, à l'entrée « outil »)

Conenna (2003) tente de rendre compte du caractère proverbial de 6a (par opposition à 4a) en faisant appel à la notion de figement. Selon elle, en effet, l'exemple 6a s'oppose à 4a parce qu'il ne peut subir de transformations (passivation, extraction) sans perdre son caractère proverbial. Elle est ainsi amenée à conclure que « l'intuition de proverbe s'appuie donc sur des critères formels » (p. 278). Mais cette explication est insuffisante. Pour commencer, 4a-b privilégient une lecture spécifique, ce qui rend la lecture proverbiale impossible. Il faudrait donc pouvoir expliquer, dans un premier temps, pourquoi 4a-b privilégient une lecture spécifique, alors que 6a-b parviennent à se ménager une lecture générique. À cette première observation s'ajoute une seconde. Comme le montrent les exemples 4c-f, toute phrase générique ne fait pas nécessairement proverbe (ces exemples ne se transposent pas). La troisième observation concerne les autres exemples 6. Il s'agit de créations, et non de proverbes « officiels » (ils ne figurent, à notre connaissance, dans aucun dictionnaire). Cependant, ces exemples

ont le même comportement qu'un proverbe officiel, en tant qu'ils sont aptes à se transposer dans d'autres domaines. Dans notre optique, ce sont donc des proverbes à part entière, et ce statut ne présage en rien de leur caractère figé ou non. Nous les appellerons des proverbes *non officiels*. L'exemple 6d est une variante innovante,¹ quoique attestée, de *les cordonniers sont toujours les plus mal chaussés*, et de la même manière que ce dernier peut s'appliquer à des individus qui ne sont pas des cordonniers, le premier a la possibilité de se transposer dans un domaine autre que celui de la médecine (même si c'est la forme la plus fréquente, *les cordonniers...*, qui aura tendance à être utilisé). Il en est de même pour 6e, qui pourrait s'entendre à propos d'un bestseller écrit par un auteur célèbre, d'un enfant prodige engendré et éduqué par des parents remarquables, d'une politique économique menée de main de maître par un gouvernement de tout premier plan, d'une vente historique conclue par une grande entreprise, etc. L'énoncé 6f, pour finir, n'est pas, malgré les apparences, une variante du proverbe *il n'y a pas de roses sans épines* (pas plus, du reste, que l'exemple 6e). Cependant, il n'en reste pas moins transposable, au même titre que *pas de roses sans épines* (mais pas dans les mêmes contextes, ni avec le même sens).

Si l'on compare maintenant les exemples 4 et 6 avec les outils classiques de la logique, il s'avère que rien ne permet de les distinguer au plan formel (à l'exception des exemples 4a-b, qui, nous l'avons dit, privilégient une lecture spécifique, tandis que 6a-b admettent une lecture générique). Dans les exemples 4c-d et 6c-d, nous avons affaire à des phrases génériques où une sous-classe stabilisée d'humains (*ouvrier, médecins*) sont sous la portée d'un prédicat. Il en est de même pour 4e-f et 6e-f, où une négation porte sur une conjonction (« il est faux de dire qu'il y a de grands vins et qu'il n'y a pas {d'amis/de vigneron} d'exception », « il est faux de dire qu'il y a {de belle journée / de jour} et qu'il n'y a pas {d'appels téléphoniques / de nuit} »). Or, malgré une forme logique commune, force est de constater que les exemples 6c-f sont des proverbes (non officiels) qui se transposent, tandis que les exemples 4c-f sont condamnés à s'appliquer exclusivement à leur domaine source.

Pour éclaircir ce mystère, nous adoptons une notation qui s'inscrit dans le cadre théorique de la sémantique interprétative (Rastier 1987, 1994, 1995) et des graphes conceptuels (Sowa 1984). Dans cette optique, le sens des proverbes est représenté au moyen d'une *molécule sémique*, i.e. un petit réseau sémantique qui explicite les relations qui s'instaurent entre les différents concepts. Illustrons cela à propos des données 6a-b. Comme le souligne Dournon (1986), il s'agit de deux proverbes synonymes. Dans notre terminologie, ce sont des variantes qui lexicalisent une molécule sémique identique, molécule sémique que nous représentons à l'aide du graphe de la Figure 1.² Cette structure permet d'articuler des concepts (notés dans des rectangles) à l'aide de relations sémantiques (dans des cercles) et se glose de la façon suivante : « un acteur (ACTR) cache (CACHER) un objet (OBJ) dont l'acteur fait partie (PART) ». ³ Le point important, c'est qu'une telle molécule a la propriété de ne contenir aucun élément qui pourrait l'indexer à un domaine particulier. Dès lors, elle est opératoire dans n'importe lequel : elle est donc transposable.

Le mode de représentation de l'exemple 6c est identique. L'unité *ouvrier* correspond à l'agent d'un processus, et les *outils* prennent le rôle d'instrument. Cependant, l'énoncé a aussi une forme implicative (que n'ont pas 6a-b, nous y reviendrons dans la Section 1.3) que l'on représente à l'aide d'une négation de conjonction dans le graphe de la Figure 2. Il se glose alors de la façon suivante : « Il est faux de dire qu'il y a un agent valorisé, et qu'il n'y a pas des instruments (INSTR) variés ». Comme pour l'exemple précédent, cette forme sémantique est dénuée de tout trait qui pourrait l'indexer à son domaine source (la manufacture ou l'artisanat). Elle se caractérise donc par un degré de schématicité qui l'amène à ne dépendre d'aucun domaine particulier, et par conséquent, à être opératoire dans tous.⁴

¹ Sur la question des variantes et de l'opposition entre variante conventionnelle et innovante, ainsi que sur celle du figement des proverbes, cf. Gréa (2015, Section 3.2). Nous revenons sur la notion de variante à l'occasion de l'analyse des exemples 6a-b.

² Pour plus de détail, nous renvoyons à Gréa (2015).

³ Cette molécule ne correspond pas à l'interprétation euphorique qu'en fait Dournon (cf. citation *supra*). Comme le signale Conenna (2003), Dournon prête à ce proverbe des traits qu'il n'a manifestement pas. Précisons en outre que la relation (ACTR) ne fait pas partie des relations conceptuelles énumérées par Sowa. Ce dernier n'utilise qu'une seule relation pour caractériser celui qui accomplit une action, celle d'agent (AGNT). Or, il est impossible d'associer ce rôle à *arbre* dans 6a puisqu'il n'est ni volitionnel ni animé. Nous optons donc pour le *semantic macrorole* « acteur » (Van Valin & LaPolla 1997). Une autre solution consisterait à décomposer le concept CACHER (par exemple, x cause la non visibilité de y), mais cette décomposition est loin d'être évidente car il se peut qu'elle mobilise aussi une relation de localisation. D'une manière générale, cette phrase soulève de sérieuses difficultés quant à sa structure conceptuelle (Karen Ferret, com. pers.).

⁴ Et même dans son domaine source, cf. Gréa (2015, Section 3.1).

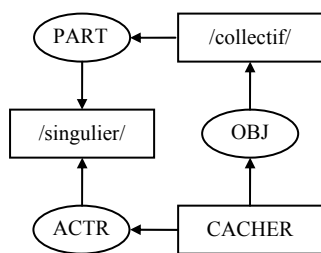


Figure 1 : *l'arbre cache la forêt / les maisons empêchent de voir la ville.*

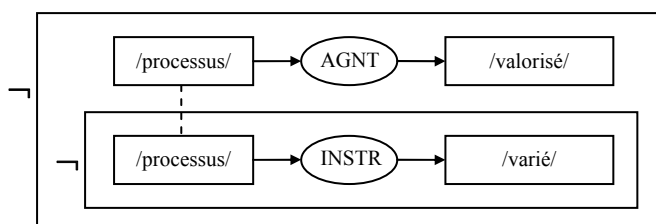


Figure 2 : *un bon ouvrier se sert de toutes sortes d'outils.*

A première vue, on pourrait penser que les formes sémantiques lexicalisées par les exemples non proverbiaux 4a-b sont parfaitement identiques à celle de la Figure 1. Plusieurs détails font pourtant toute la différence. Si *l'arbre cache le ruisseau* met bien en relation un acteur et un objet à l'aide du verbe *cache*, il n'existe cependant pas de relation définitoire entre *arbre* et *ruisseau* qui pourrait justifier ce rapprochement. En d'autres termes, le fait que *arbre* prenne le rôle d'acteur du verbe *cache* et que *ruisseau* en soit l'objet ne repose pas sur une relation inhérente au sens lexical de *arbre* ou de *ruisseau*, il est simplement fixé au moyen du contexte. Nous noterons cela à l'aide d'une convention particulière : les relations qui ne découlent pas du sens lexical des unités, mais qui sont spécifiées par le contexte, seront notées en pointillé (cf. Figure 3).⁵ Dans le cas de *l'arbre cache la forêt*, en revanche, ce n'est pas le cas. Une forêt se définit comme une pluralité d'arbres, de sorte qu'une forêt sans arbre, ce n'est plus une forêt, mais une clairière. En d'autres termes, la relation (PART) du graphe de la Figure 1 est inhérente au sens lexical de *forêt* et son caractère inhérent donne un poids supplémentaire aux relations (ACTR) et (OBJ), puisque le fait d'être une partie de la forêt favorise l'inférence selon laquelle l'arbre est susceptible d'occulter la forêt. Grâce à cela, la molécule de la Figure 1 gagne en cohérence.⁶

Tournons-nous maintenant vers l'exemple 4c. Il s'agit d'une phrase générique ayant une structure implicative, et qui donne le rôle d'agent à *ouvrier* et celui d'instrument à *argent*. En d'autres termes, elle lexicalise une molécule dont la structure est identique à celle de la Figure 2. Toutefois, un processus ayant l'argent pour instrument est nécessairement un type de transaction. Or, le fait d'être l'agent de ce genre d'action n'est pas inhérent au sens lexical de *ouvrier*. Par conséquent, la relation (AGNT) sera notée en pointillé dans la Figure 4. Il en est tout autrement pour 6c, où, par définition, un ouvrier est à la fois l'agent d'un processus et l'utilisateur d'outils qui lui permettent d'accomplir ce processus : un ouvrier sans outil, ce n'est plus un ouvrier, c'est un manutentionnaire. Le fait de mettre en œuvre des relations sémantiques inhérentes au sens de *ouvrier* confère à la molécule sémique une forte cohérence : la solidarité de ses parties est assurée par le caractère intrinsèque des relations, par le fait qu'elles sont déjà contenues dans le sens lexical de *ouvrier* et de *outils*. En tant que totalité cohésive, la molécule est alors en mesure de s'extraire du domaine source dans lequel s'inscrit le proverbe (manufacture) et de se transposer dans d'autres domaines cibles (ex. 2).

⁵ Nous reviendrons sur les points d'interrogation dans les sections 2 et 3.

⁶ Le raisonnement est identique pour *les maisons empêchent de voir la ville*.

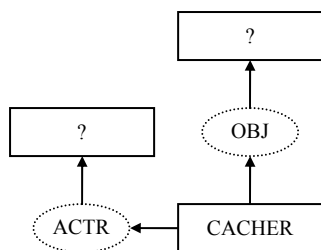


Figure 3 : *l'arbre cache le ruisseau.*

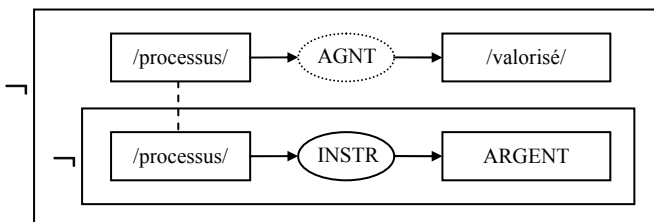


Figure 4 : *un bon ouvrier utilise son argent à bon escient.*

Le premier critère de cohérence se fonde sur cette distinction entre les Figure 1 et 2 et les Figure 3 et 4. Il pose qu'une molécule sémique est transposable à condition que les relations sémantiques (notée dans des cercles) soient inhérentes au sens des lexèmes dont le proverbe est composé. Le caractère intrinsèque des relations permet ainsi d'augmenter la cohérence interne de la molécule. Dans cette optique, nous appellerons les Figure 1 et 2 des *formes fortes*. À l'inverse, une relation non inhérente fixée par le contexte a pour effet de diminuer la cohérence de la molécule, et par voie de conséquence, de freiner sa transposabilité. C'est le cas des Figure 3 et Figure 4 que nous appellerons désormais des *formes faibles*, c'est-à-dire des formes qui n'ont pas la cohérence interne suffisante pour pouvoir s'extraire de leur domaine source et se transposer dans d'autres domaines.

Vérifions la validité de ce premier facteur sur les autres exemples (4d-f, qui sont, d'après notre hypothèse, des formes faibles et 6d-f qui sont des formes fortes). Comme nous l'avons dit, les seconds sont des proverbes (non officiels) qui, selon notre hypothèse, se transposent en vertu de la cohérence des relations qui structurent les molécules. Ces relations sont cohérentes parce qu'elles s'appuient sur le sens inhérent des lexèmes mis en jeu. Or, c'est bien le cas de 6d, qui met en rapport l'activité du médecin et le résultat de cette activité (soigner). En revanche, la relation qui unit, dans 4d, le médecin et le fait d'être correctement payé ne s'appuie pas sur le sens lexical de *médecin* (un médecin qui n'est pas, ou mal, payé, ça reste un médecin). Elle est spécifiée de manière contextuelle et contribue donc à diminuer la cohérence de la molécule sémique. Le principe est identique pour l'exemple 4e, où la relation entre *vins* et *amis* se fonde sur une instruction contextuelle, alors que dans 6e, la relation entre *vin* et *vigneron* est définitoire des deux lexèmes. Dans l'exemple 4f, enfin, le rapport entre journée et appel téléphoniques n'a rien d'inhérent au sens de *journée* et *appel téléphonique*, tandis que dans 6f, *jour* et *nuit* s'interdéfinissent par une relation d'antonymie complémentaire (à ne pas confondre avec la relation partie / tout inhérente au couple *rose/épine*, et qui induit une molécule différente).

1.2 Architecture relationnelle socialement normée

Le caractère inhérent des relations sémantiques qui structurent la molécule n'est toutefois pas le seul cas de figure possible. Il en existe un second qui met cette fois en jeu des relations socialement normées. Dans l'exemple suivant :

7. *A bon chat, bon rat.*

chat et *rat* sont respectivement l'agent et l'objet d'un rapport de prédation. Or, ces relations ne sont pas inhérentes au sens lexical de *chat* et de *rat* : elles correspondent à une norme culturelle. Elles s'avèrent toutefois avoir un poids équivalent à celui d'une relation inhérente, et la cohérence qui en résulte est tout aussi forte. Dans la Figure 5, elles sont donc notées à l'aide d'un cercle plein.

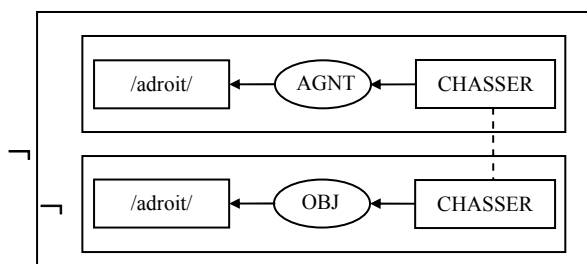


Figure 5 : à bon chat, bon rat.

Dans ce schéma nous nous servons du concept [CHASSER] que Sowa (1984 : 201-202) utilise pour représenter l'énoncé *the cat chased a mouse*. Dans sa forme implicative, ce réseau sémantique se glose de la façon suivante : « si le chasseur est adroit, alors la proie l'est aussi ». Les rôles d'agent et d'objet (OBJ) associés au concept CHASSER sont culturellement attribués au chat et à la souris respectivement, et la cohérence de la molécule est ainsi assurée par le caractère socialement normé de la relation *chat / souris*. Dans ces conditions, l'énoncé 7 lexicalise une forme forte, au même titre que les exemples 6, ce qui lui permet de s'extraire de son domaine source pour se transposer dans d'autres domaines cibles :

8. *A bon chat, bon rat : plus les faussaires sont ingénieux, plus les policiers sont inventifs. Et vice versa.*⁷ (*Le Monde*)

A cette étape du raisonnement, une petite précision s'impose. Les relations socialement normées s'inscrivent par définition dans une dimension culturelle. Par conséquent, ce type de relation est celui qui posera le plus de problèmes dans le cadre d'une traduction. Pour s'en convaincre, tournons-nous vers les proverbes 9 et 10, qui sont issus du domaine africain (Cabakulu 1993) :

9. *L'hyène a hurlé, la chèvre a disparu.*

10. a. *Quand l'hyène veut manger son petit elle lui dit qu'il a des oreilles de chèvre.*

b. *L'hyène qui veut manger son petit trouve qu'il sent la chèvre.*

Pour un locuteur qui n'a aucune connaissance de la culture africaine, ils peuvent soulever un problème de compréhension. C'est que la relation *hyène / chèvre* est ici fondée sur la même relation de prédation socialement normée que celle qui unit *chat / rat*, et si cet axiome culturel est inconnu du locuteur (ou s'il n'arrive pas à l'inférer du contexte dans lequel ces proverbes sont produits, en s'appuyant en particulier sur la détection d'une paratopie, cf. Gréa [2015, Section 3.3]), alors de tels proverbes restent énigmatiques.

1.3 Bilan intermédiaire

Avant d'aller plus loin, revenons un instant sur les exemples 4 afin d'anticiper un certain nombre d'arguments qui pourraient nous être opposés et qui pourraient, à première vue, remettre en cause notre approche.

(i) Selon notre analyse, un énoncé comme *un bon ouvrier utilise son argent à bon escient* n'a pas le statut de proverbe parce que la relation entre un ouvrier et un processus de transaction n'est ni inhérente, ni culturellement associée au sens lexical de *ouvrier*. Cependant, un ouvrier n'est pas seulement l'agent d'un processus qui se sert d'outils, c'est aussi un individu qu'on paye pour le travail effectué. Par conséquent, l'argent fait bien intrinsèquement partie du réseau sémantique associé à *ouvrier* (un ouvrier qui n'est jamais payé, ce n'est pas un ouvrier, c'est un bénévole) et on ne voit plus, dans ces conditions, pourquoi 4c perdrait en cohérence. Cette observation est tout à fait juste : le paiement est une relation qui fait intrinsèquement partie du réseau sémantique associé à *ouvrier* et pour le prouver, il suffit de rappeler l'existence d'un autre proverbe qui la mobilise : *bon ouvrier n'est pas trop payé*. Cependant, la relation mise en œuvre dans l'exemple 4c est très différente de cette dernière : en tant qu'il utilise son argent (à bon escient), l'ouvrier est conçu comme celui qui dépense. Or, si dans la réalité, un ouvrier a bien le droit de s'acheter ce qu'il veut avec son argent, cette activité fait de lui un *consommateur* et non plus un ouvrier à part entière. Il en serait tout autrement si, à la place de *ouvrier*, nous substituions un lexème dont le sens inhérent (ou socialement normé) serait conforme à la relation attendue. C'est le cas, par exemple, de *père de famille*, qui se trouve doté de valeurs culturelles bien enracinées dans l'esprit des locuteurs français. Pour cette raison, l'exemple 11 est un proverbe (non officiel) qui se transpose beaucoup

⁷ Cette transposition particulière montre que l'implication peut en réalité se faire dans les deux sens : si le chasseur est efficace alors la proie est efficace ET si la proie est efficace, alors le chasseur est efficace.

mieux que 4c, puisqu'il peut s'appliquer sans difficulté à un état, un chef d'entreprise ou encore, un directeur de laboratoire.

11. *Un bon père de famille utilise son argent à bon escient.*

(ii) On pourrait rendre compte du caractère non proverbial de 4d en faisant appel à la notion de typicité, et considérer que l'implication entre le fait d'être médecin et celui d'être mal payé n'est pas stéréotypique. C'est une explication de ce type qu'avancent Riegel (1987) et Kleiber (2000 : 55) pour rendre compte de la sémantique du proverbe. Selon ces auteurs, en effet, un énoncé générique acquiert le statut de proverbe lorsque le lien qui s'établit entre les deux termes de l'implication est un lien prototypique. Cette contrainte permet par exemple d'exclure de la classe des proverbes des énoncés comme *qui est blond fait des bonds*, parce que l'implication entre *être blond* et *faire des bonds* n'a rien de stéréotypique. Cette approche a toutefois un inconvénient. Certains proverbes n'ont pas de structure implicative et cela ne les empêche pas pour autant d'être des proverbes.⁸ Nous en avons vu un exemple (officiel) avec *l'arbre cache la forêt*. On pourrait certes tenter de le ramener à une formule implicative, comme le propose Riegel (ibid.) à propos de *les chiens qui aboient ne mordent pas* (pour tout x, si x est un arbre, alors x cache la forêt) mais cette solution semble artificielle, et dans notre approche, inutile.

2 Une articulation sans restes

Le second facteur qui conditionne la transposabilité d'un énoncé concerne cette fois le contenu des concepts (notés dans des rectangles, cf. Figures 6 et 7). Pour illustrer la manière dont il fonctionne, nous allons partir des exemples suivants :

12. a. *Il n'y a pas de poissons sans écailles.*

b. *Les castors construisent des barrages.*

Le premier est construit sur le patron formulaire de *il n'y a pas de roses sans épines*. Le second est repris à Kleiber qui l'utilise régulièrement à l'occasion d'études sur la généricité (Kleiber 1989,1990 ; Kleiber & Lazzaro 1987) ou le proverbe (Kleiber 2000). Ces deux exemples ont en commun le fait d'être difficilement transposable, i.e. de ne pouvoir s'appliquer naturellement en dehors de leur domaine source : ichtyologie (12a) et sciences naturelles (12b). Un énoncé comme *il n'y a pas de poissons sans écailles* pourrait ainsi s'entendre dans le contexte d'une discussion sur les poissons (et s'avérer logiquement faux, puisqu'il existe bien des espèces sans écailles, comme la murène ou le congre), mais il ne peut pas s'appliquer à un humain, par exemple. De même, si l'exemple 12b exprime bien une implication prototypique, il résiste, comme le souligne à juste titre Kleiber (2000), à toute tentative de transposition. De ce point de vue, les exemples 12 sont comparables aux exemples 4. Ils s'en distinguent toutefois sur un point crucial : les exemples 12 se conforment au premier critère de cohérence moléculaire et mettent en œuvre une architecture relationnelle inhérente ou socialement normée (alors que ce n'est pas le cas des exemples 4). Dans 12a, le couple *poisson / écaille* se fonde sur une relation partie / tout identique à celle qui relie *rose* et *épine*. Quant au castor de 12b, il s'agit d'une espèce dite « ingénieur » (en écologie). Son sens lexical est donc loin de se réduire à « animal rongeur », et de la même manière que le sens d'ouvrier doit être représenté à l'aide d'un réseau sémantique qui intègre un processus, des instruments, une rétribution, etc., le castor est l'agent d'un processus ayant pour résultat l'édification d'un barrage. Or, si les exemples 12 sont des énoncés génériques qui respectent le premier facteur de cohérence, pourquoi ne peuvent-ils être transposés hors de leur domaine source ?

Kleiber (2000) avance un début de réponse à propos de l'exemple 12b. Selon lui, le problème vient du fait que *castor* (contrairement à *âne* et *singe*, par exemple), n'a pas déjà a priori « une valeur métaphorique exploitable pour les hommes ». En effet, « quelle propriété, quel événement peut-on attribuer à un homme qui soit tel qu'il implique de façon acceptable une situation à laquelle renvoie directement ou indirectement le prédicat *construire des barrages* ? » (p. 54). Cependant, le fait de s'en remettre à une absence de « valeur métaphorique » pour *castor* ne va pas sans difficultés, et ce, pour les mêmes raisons qui ont été soulignées lors de l'examen des exemples 4. S'il faut bien convenir que *castor* n'a pas d'acception métaphorique lexicalisée (il a, en revanche, des acceptions métonymiques), ce n'est pas le cas de *poisson* ou *écaille*, comme le montrent les citations suivantes (extraites du TLFi) :

13. a. *Gros poisson*. Personnage important.

b. *Les écailles lui sont tombées des yeux*. Il s'est rendu compte de son erreur, il découvre la vérité (cf. Ac. 1835-1932)

⁸ Cf. Visetti & Cadiot (2006 : 225-227) pour une critique de la conception implicative du proverbe.

L'énoncé 12a est donc constitué de lexèmes ayant un potentiel métaphorique exploitable pour l'homme, et il se fonde sur une relation partie / tout inhérente. Dans ces conditions, il devrait pouvoir acquérir le statut de proverbe et se transposer à d'autres domaines. Mais ce n'est pas le cas. Pour tenter de dissiper ce second mystère, nous allons poursuivre la logique qui a été la nôtre depuis le début de ce travail, et rechercher les contrastes minimaux qui permettraient d'identifier un second facteur de transposabilité. Pour cela, tournons-nous maintenant vers les exemples suivants :

14. a. *Il n'y a pas de poisson sans arêtes.*
 b. *Les castors expérimentés construisent les bons barrages.*

Dans les dictionnaires de proverbe, *il n'y a pas de poissons sans arêtes* est répertorié comme variante de *il n'y a pas de roses sans épines*. Dans notre terminologie, cela signifie que ces deux proverbes lexicalisent la même molécule sémique que nous représentons à l'aide du graphe de la Figure 6. L'exemple 14b, quant à lui, est une création qui ne figure évidemment dans aucun dictionnaire. Cependant, il est doté d'une transposabilité beaucoup plus grande que l'exemple 12b et accède donc, dans notre approche, au statut de proverbe. Il lexicalise une molécule sémique que nous représentons dans la Figure 7.

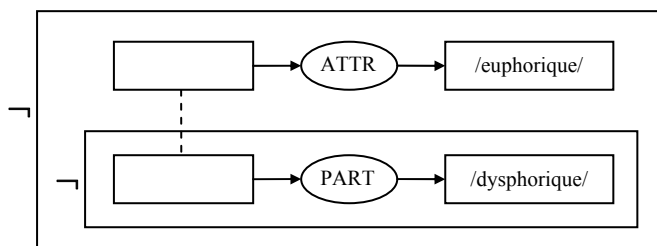


Figure 6 : *il n'y a pas de poisson sans arêtes / il n'y a pas de roses sans épines.*

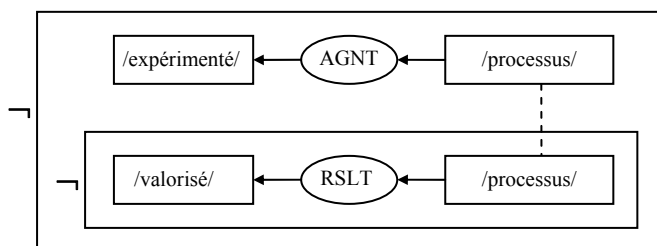


Figure 7 : *les castors expérimentés construisent les bons barrages.*

Dans ce contexte, la question posée par les exemples 12 (non transposables) se reformule de la façon suivante : en quoi les molécules qu'ils lexicalisent se distinguent-elles des Figure 6 et 7 ? La réponse à cette question est à rechercher du côté des concepts et de leur contenu (les rectangles des graphes). Dans le cas des proverbes, ces contenus peuvent être de nature différente. Ils peuvent correspondre à des sèmes spécifiques (/expérimenté/, Figure 7), des sèmes macrogénériques (indiquant la dimension dans lequel le concept s'inscrit, par ex. /processus/) ou des unités lexicales prises comme primitives conceptuelles non analysées (notée en majuscule, cf. CACHER, dans la Figure 1 ou CHASSER dans la Figure 5). Dans certains cas, un concept peut n'imposer aucune contrainte sémantique particulière : le rectangle qui le représente est vide (cf. Figure 1). Malgré cette diversité de contenus, tous ces cas de figure ont cependant en commun deux propriétés : (i) nous avons affaire à des contenus stables et bien déterminés (ii) qui s'actualisent exclusivement sur la base des ressources sémantico-lexicales du proverbe. Or, ce n'est justement pas le cas des exemples 12. Pour le comprendre, intéressons-nous tout d'abord à l'exemple 12a. Comme nous l'avons vu, *poisson* et *écaille* ne sont pas dénués d'un certain potentiel métaphorique. Cependant, sur la base du seul contexte de 12a, il est impossible de déterminer précisément quel contenu doit être associé au concept correspondant à *poisson* et *écaille* : est-ce l'importance (*gros poisson*), son caractère glissant qui le rend difficile à attraper, la forme particulière de l'écaille ou le fait que cette dernière ne soit pas comestible ? Rien dans le contexte de 12a ne permet de choisir entre ces différents contenus. Dans notre terminologie, nous appelons « reste » ce type de nœud dont on il est impossible de

stabiliser le contenu et nous le notons à l'aide d'un point d'interrogation dans la Figure 8.⁹ Il en est tout autrement de *il n'y a pas de poissons sans arêtes* (ex. 14, Figure 6). En effet, le sens de *arête* contient un certain nombre de traits directement accessibles, car inhérents ou socialement normés : /non comestible/, /dysphorique/. Par dissimilation, 'poisson' se voit attribuer une valeur positive (/euphorique/).

Dans cette perspective, la différence entre un proverbe (ex. 14, Figure 6 et 7) et un simple énoncé générique (qui respecte cependant le premier facteur de cohérence, ex. 12, Figure 8 et 9) tient au fait que le dernier lexicalise une molécule avec reste (on parle d'*articulation avec restes*), tandis que le premier correspond à une articulation sans restes. Le second critère de cohérence moléculaire se fonde sur cette distinction, et pose qu'une molécule sémantique est transposable à condition de ne présenter aucun reste. En effet, en tant qu'il présente un contenu sémantique indéterminé, un reste freine non seulement la transposition d'un concept à un autre domaine cible, mais aussi celle de l'ensemble de la molécule à laquelle il est relié.

Les exemples 12b et 14b permettent d'illustrer une nouvelle fois ce principe. Dans le seul contexte de 12b, *castor* et *barrage* n'ont pas de contenu transposable stable. Aucune valeur (inhérente ou socialement normée) n'émerge de leur combinaison. Ils constituent donc des restes que nous notons à l'aide d'un point d'interrogation dans la Figure 9. Cependant, il est tout à fait possible de supprimer ces restes en imposant aux nœuds problématiques une valeur sémantique transposable (et qui soit cohérente avec l'architecture relationnelle, cf. Section 3). On y parvient en modifiant *castor* et *barrage* à l'aide d'adjectifs qui dénotent des propriétés transposables (qui ne relèvent pas d'un domaine particulier), comme c'est justement le cas dans l'exemple 14b. Ce dernier se conforme alors aux deux critères de cohérence. Il devient transposable et peut s'appliquer à d'autres domaines que celui des rongeurs. Dans ces conditions, la molécule représentée dans la Figure 7 est une forme forte, dont la cohérence interne est assurée à la fois par une architecture relationnelle inhérente et une articulation sans restes. Cette cohérence lui permet de s'extraire de son domaine source et d'être transposable, si ce n'est effectivement (car il faut bien avouer que 14b est un peu alambiqué), au moins « en pensée ».

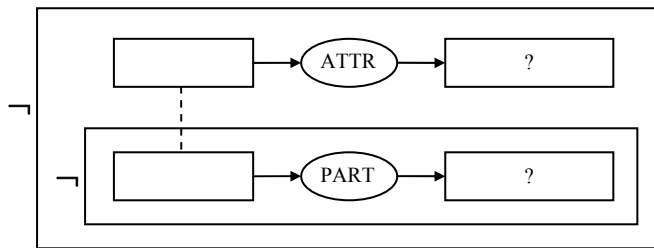


Figure 8 : *il n'y a pas de poisson sans écaille.*

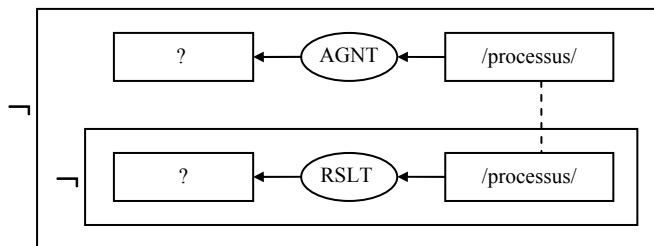


Figure 9 *les castors construisent des barrages.*

Dès lors qu'une forme sémantique est suffisamment forte, l'énoncé qui la lexicalise peut faire l'objet d'un « élagage » qui n'a pas d'autres limites que la préservation de la molécule, et qui lui permet de se débarrasser des éléments superflus, à savoir ceux qui n'ont aucun poids dans l'organisation interne de la molécule : suppression des articles et, si possible, commutation avec des lexèmes synonymes mieux adaptés à la phonostylistique de l'énoncé. Ces diverses opérations peuvent alors aboutir à l'exemple 15 dont il est toujours possible de discuter l'élégance, mais dont le caractère transposable ne fait aucun doute. En effet, il n'est rien d'autre qu'une variante d'un proverbe déjà existant (16) et qui lexicalise lui aussi la forme forte de la Figure 7.

15. *Vieux castor fait bon barrage.*

⁹ Pour une justification du terme de « reste », cf. Gréa (2015, Section 4.3).

16. *Vieux bœuf fait sillon droit.*

Profitions de cet exemple 15 pour prévenir certaines critiques. Une approche énonciative pourrait faire valoir, à son propos, une explication très différente, en mettant en avant la dimension échoïque du proverbe. Dans cette optique, *vieux castor fait bon barrage* serait un proverbe parce qu'il ferait « écho » à d'autres proverbes lexicalisant la même molécule (ex. 16). Cette explication n'est pas satisfaisante pour une raison simple. Une phrase générique aura beau faire écho à d'autres proverbes, si elle ne respecte pas les facteurs de cohérence, elle ne deviendra pas pour autant transposable. C'est ce que nous ont permis de montrer plusieurs exemples déjà traités (*il n'y a pas de poisson sans écailles* n'est pas sans rappeler *il n'y a pas de roses sans épines*), et c'est ce que confirme l'existence de certains types de détournements qui s'apparentent à des jeux de mots. Ainsi, *bière qui roule mousse* (anonyme) ne se transpose pas hors de son domaine source bien qu'il fasse écho à *Pierre qui roule n'amasse pas mousse*. Cela s'explique par le fait que *bière* et *mousse* sont des restes.

3 Un continuum et une dynamique complexe

Si, pour des raisons de clarté et de rigueur, nous avons séparé les deux facteurs de cohérence, ils relèvent en réalité d'un même principe général, selon lequel une molécule proverbiale doit exclusivement se constituer à partir des ressources sémantico-lexicales intrinsèques à l'énoncé, sans faire appel à des éléments qui lui seraient extérieurs. Ce principe trouve sa source dans le cadre de la *Gestalttheorie*, d'où la notion de forme forte est elle-même issue (Gréa 2015 : Section 4.1). La *Gestalttheorie*, qui se préoccupe essentiellement de perception, insiste en effet sur l'idée que la cohérence d'une forme perceptive est une détermination intrinsèque de cette forme. Comme le souligne Gurwitsch (1957), « l'unité entre les parties [d'une forme] ne doit pas être introduite θύραζεν¹⁰ ; elle ne doit pas être instituée par un principe qui leur soit extrinsèque. » (p. 122). Selon les gestaltistes, une forme (visuelle, par exemple) a une détermination propre qui ne fait appel à aucun principe externe pour être ce qu'elle est. Il doit en être de même, selon nous, pour une forme sémantique forte : la cohérence interne de la molécule sémique proverbiale doit exclusivement relever du matériel lexical et sémantique disponible dans l'énoncé et non d'éléments qui lui seraient extérieurs (fréquence, dimension échoïque, on-locuteur, etc.). Dans cette optique, nous sommes donc amené à défendre une conception sémantiquement autonome du proverbe.

Les deux facteurs mis en lumière dans les sections précédentes participent d'un principe unique et sont, dans les faits, profondément intriqués. Les relations sémantiques (notées dans des cercles) mises en œuvre dans la molécule pèsent lourdement sur le contenu des concepts (rectangles) et inversement, différents contenus peuvent changer radicalement la nature des relations qui articulent les concepts entre eux. L'émergence d'une molécule proverbiale, à partir d'une phrase donnée, est donc à comprendre comme le résultat d'une dynamique d'ajustement complexe. Dans ce qui suit, nous allons tenter de donner une idée de cette complexité. Mais avant cela, une synthèse des résultats auxquels nous sommes parvenus s'avère nécessaire. Trois cas de figure découlent de notre conception du proverbe. Le premier correspond aux proverbes prototypiques, i.e. des phrases qui se conforment entièrement aux deux facteurs de cohérence et qui peuvent être officiellement recensées dans les dictionnaires (*un bon ouvrier se sert de toutes sortes d'outils*) ou pas (*il n'y a pas de grands vins sans vigneron d'exception*). Le second, à l'inverse, concerne les phrases qui ne respectent aucun des deux principes, i.e. les phrases qui n'ont pas d'architecture relationnelle forte et qui présentent une articulation avec restes. Si certaines d'entre elles figurent dans les dictionnaires de proverbe (*Noël au balcon, Pâques au tison*), le fait qu'elles ne soient pas transposables les exclut, dans notre approche, de la classe des proverbes (nous les appelons des *dictons*, cf. Gréa [2015, Section 3.4]). Entre ces deux extrêmes, il existe tout un continuum de phrases qui respectent plus ou moins les facteurs de cohérence, ou qui en respectent un sans respecter l'autre, et qui, du point de vue de notre intuition, apparaissent donc comme plus ou moins proverbiales. Ce sont elles qui sont à l'origine de la confusion qui règne dans les tâches de décision proverbiale (décider si telle ou telle phrase est un proverbe ou non) et qui sont à l'origine de beaucoup des problèmes rencontrés par les chercheurs qui s'intéressent au proverbe. Cependant, le dispositif théorique mis en place dans ce travail peut nous aider à examiner ce continuum avec plus de systématisme.

Pour illustrer cela, revenons à la construction <SN₀ cache SN₁> et aux exemples 4a et 6a. Comme nous l'avons vu, *l'arbre cache la forêt* est un énoncé transposable parce qu'il respecte les deux facteurs de cohérence. Il présente une relation partie / tout qui relie l'acteur et l'objet du verbe *cache* et qui confère à l'ensemble de la molécule une forte cohérence. Dans cette configuration, le concept *acteur* n'impose pas de contraintes sémantique particulières (le rectangle correspondant est vide) tandis que le concept objet se contente d'imposer le trait /collectif/. Il s'agit d'un proverbe prototypique. À l'autre extrémité du continuum, nous avons examiné le

¹⁰ C'est-à-dire « dehors » (comprendre « du dehors »).

cas de *l'arbre cache le ruisseau*, qui privilégie une lecture spécifique et qui ne peut donc être interprété comme proverbe. Dans ce second exemple, la relation partie / tout est absente, ce qui n'améliore pas la cohérence du tout, dans la mesure où la relation entre *arbre* et *ruisseau* apparaît désormais comme contingente et simplement fixée par instruction contextuelle (ce qui pourrait être à l'origine de la lecture spécifique). À cela s'ajoute un autre fait que nous n'avons pas mentionné dans la section 1.1, mais qui contribue encore à diminuer la cohérence de la molécule : il est en effet difficile d'attribuer un contenu transposable à *arbre* et *ruisseau* (d'où les points d'interrogation dans la Figure 3). Au final, la cohérence interne de la molécule est trop faible pour rendre l'énoncé transposable, même « en pensée ».

Entre ces deux extrémités du continuum, il existe cependant de nombreux exemples qui sont plus ou moins cohérents, et donc, transposables avec plus ou moins de difficultés. Pour le montrer, il suffit de manipuler la construction <SN₀ cache SN₁> en faisant jouer les deux facteurs, de façon à voir comment la cohérence interne de la molécule varie, et subséquemment, comment la transposabilité de l'énoncé évolue. Par exemple, il est possible d'augmenter la cohérence de la molécule en substituant à *arbre* et *ruisseau* des lexèmes chargés d'un contenu spécifique inhérent ou socialement normé (par exemple, 'soleil' /valorisé/, /euphorique/) ou en mesure d'en actualiser un dans le seul contexte de la phrase ('fumée', qui, en combinaison avec 'soleil', prend par dissimilation les traits /dévalorisé/, /dysphorique/) : *la fumée cache le soleil*. L'actualisation de ces valeurs a pour effet de renforcer la cohérence de la molécule, et par conséquent, de rendre l'énoncé plus transposable, malgré l'absence de relation inhérente entre *fumée* et *soleil*. Si nous prenons maintenant un autre exemple, *l'arbre cache le soleil*, ce dernier semble nettement moins transposable. C'est que malgré la présence de 'soleil' (qui est doté de traits spécifiques directement accessibles), 'arbre' constitue un reste auquel on ne parvient pas à attribuer un contenu stable (en se fondant uniquement sur les ressources sémantico-lexicales de la phrase). En nous forçant un peu, nous pourrions imaginer une dissimilation 'arbre' /terrestre/ vs. 'soleil' /céleste/. Mais le fait de devoir produire cet effort supplémentaire est le symptôme d'un processus additionnel qui change la donne, et qui n'a justement pas lieu lorsque nous avons à faire à un proverbe prototypique. Un tel effort s'apparente en effet à une complétion de forme, i.e. un processus au cours duquel le locuteur complète les parties manquantes de la molécule avec les éléments qui lui semblent les mieux adaptés.¹¹ Mais le trait /terrestre/ ne semble pas suffisamment intrinsèque au sens de *arbre* pour pouvoir vraiment faire l'affaire : s'il y a proverbe, on conviendra qu'il est (très) « tiré par les cheveux ». Si nous prenons maintenant le cas de *l'arbre cache la montagne*, notre intuition change de façon assez significative, puisque l'on perçoit beaucoup mieux la dissimilation 'arbre' /petit/ vs. 'montagne' /grand/ dans ce contexte (le contexte de la phrase uniquement). On notera aussi que cette dissimilation confère un certain poids à la relation *arbre / montagne* qui, sans pour autant devenir une relation de localisation inhérente, se trouve renforcée.¹² L'ajustement de ces différents contenus les uns par rapport aux autres a pour effet d'augmenter la cohérence de la molécule, et par conséquent, le degré de transposabilité de l'énoncé.

Dans les exemples qui précèdent, nous faisons varier le facteur d'articulation sans restes en maintenant l'architecture relationnelle à un niveau faible. Voyons ce qui se passe si nous le faisons varier dans des énoncés qui s'appuient sur une architecture relationnelle forte (comme *l'arbre cache la forêt*). L'énoncé *les lunettes cachent les yeux* présente une architecture relationnelle forte, puisque le couple *lunettes / yeux* se fonde sur une relation inhérente qu'on retrouve dans le sens lexical de *lunettes*. Par ailleurs, le lexème *yeux* possède un certain nombre de valeurs transposables. Cependant, *lunettes* est un reste qui n'actualise pas de contenu stable. Dans le contexte de la phrase, une dissimilation possible semble être 'lunette' /apparence/ vs. 'yeux' /essence/ mais elle est loin d'être immédiatement accessible à l'intuition et demande un effort de la part du locuteur qui doit à nouveau se livrer à un exercice de complétion. Il est toutefois possible d'améliorer la situation en imposant des contenus spécifiques aux différents concepts de la molécule. C'est le cas de *des lunettes bien assorties cachent des yeux mauvais*, dont la transposabilité se trouve nettement augmentée, et qui devient synonyme d'un autre proverbe (officiel), *souvent sous un beau gant se cache une laide main* (Strauss 2013 : 35).

On peut effectuer le même genre de manipulations avec les autres exemples abordés dans les sections précédentes. Ainsi, en imposant une valeur dévalorisante au médecin de l'exemple 4d, on obtient *les mauvais médecins sont les plus mal payés*, qui est loin d'être un proverbe prototypique, mais dont la transposabilité n'est pas non plus hors de portée. La relation entre médecin et paiement, fixée au moyen du contexte (et non fondée

¹¹ Nous avons eu l'occasion d'examiner en détail ce mécanisme de complétion lors d'une étude qui portait sur un jeu surréaliste (Gréa 2010a, 2010b). Pour faire simple, le processus de complétion s'apparente à imaginer les pièces manquantes d'un puzzle à moitié terminé.

¹² À moins que ce ne soit l'inverse, et que la relation *arbre / montagne* soit suffisamment saillante pour donner du poids à la dissimilation /petit/ vs. /grand/. Cette question est difficile à trancher et illustre bien le caractère complexe de la dynamique d'ajustement qui se met en place.

sur le sens lexical de *médecin*), retrouve en effet une certaine cohérence grâce aux inférences permises par le contexte (si un service rendu est mauvais, alors il n'est pas ou peu rétribué). On peut faire de même avec 12a et le transformer de la façon suivante : *il n'y a pas de gros poisson sans d'épaisses écailles*. Contrairement à 12a, ce second énoncé bascule du côté des proverbes prototypiques (non officiels). La raison en est simple : il respecte les deux facteurs de cohérence examinés précédemment, pour autant que le sème spécifique attaché à 'gros poisson', à savoir /influence//pouvoir/, soit directement accessible dans l'esprit du locuteur. Si ce n'est pas le cas (i.e. s'il ne connaît pas le sens de l'expression *gros poisson*), alors il devra rétablir la cohérence de la molécule par un autre moyen, en prenant par exemple 'gros' dans le sens de « bien portant ». Cependant, cette opération de complétion aura pour conséquence de rendre le proverbe moins prototypique (pour ce locuteur).

Nous pourrions multiplier les exemples de ce genre, mais nous concluons plutôt sur deux points qui nous paraissent essentiels. Le premier, c'est la nature du continuum que ces différents exemples donnent à voir. Entre un proverbe prototypique et une phrase qui ne respecte aucun principe de cohérence moléculaire, il est possible d'ordonner les phrases plus ou moins proverbiales en fonction de leur degré de conformité aux facteurs de cohérence, et du degré de complétion qu'ils exigent pour pouvoir être transposés. Un tel continuum permet alors de rendre compte du fait que, dans l'intuition des locuteurs, certains énoncés ne laissent aucun doute quant à leur statut de proverbe (qu'ils soient officiellement recensés ou non), tandis que d'autres se distribuent sur une échelle de transposabilité qui dépend directement du respect des facteurs de cohérence. Le second point sur lequel il faut insister, c'est que l'actualisation de tel ou tel trait en fonction de tel ou tel contexte, ainsi que l'interaction entre les concepts et les relations, relèvent d'une dynamique très subtile dont les exemples précédents ne donnent qu'un petit aperçu. Cette complexité se trouve augmentée lorsqu'on prend en compte l'existence d'autres paramètres que nous n'avons pas évoqués dans ce travail, mais qui compliquent encore la tâche en raison de leur impact sur cette dynamique. L'un d'entre eux correspond à la présence ou l'absence d'une paratopie en contexte large (supérieur à celui de la phrase). Une paratopie facilite la complétion d'une phrase plus ou moins proverbiale et permet d'amorcer sa transposition. Dans ces conditions, elle apparaîtra alors beaucoup moins « tirée par les cheveux ». ¹³ Un second paramètre dont il faut tenir compte est l'extrême sensibilité de cette dynamique à l'idiosyncrasie sémantique. En effet, il semblerait que le caractère inhérent de telle ou telle relation et l'accès à telle ou telle valeur spécifique puissent (beaucoup) varier selon les locuteurs. Cela permettrait d'expliquer les différences de jugement que l'on observe entre différents locuteurs, lorsqu'il s'agit de juger si telle ou telle phrase est un proverbe ou non.

Conclusion

En élaborant des contrastes minimaux qui permettent d'opposer précisément un proverbe à une phrase non proverbiale, nous avons été amené à identifier deux facteurs qui conditionnent la transposabilité d'une molécule : une *architecture relationnelle forte* et une *articulation sans restes*. Ces deux facteurs relèvent d'un principe unique, la *cohérence de la molécule sémique*, de sorte que plus une molécule est cohérente, plus elle est transposable. Cette analyse ne préjuge pas de l'existence d'autres facteurs dans la mesure où, dans cette étude, nous nous sommes concentré sur les proverbes métaphoriques, et nous avons mis de côté les proverbes littéraux (*l'union fait la force*), dont la cohérence fait appel à des mécanismes supplémentaires (l'inférence, en particulier). Quoi qu'il en soit, notre approche a l'avantage d'explicitier un certain nombre de notions susceptibles de mettre un peu d'ordre dans des données très volatiles. La première est celle de *proverbe prototypique*. Un proverbe prototypique n'est pas nécessairement recensé par les dictionnaires (ex. *pas de grands vins sans vigneron d'exception*). Il suffit qu'un énoncé valide les facteurs de cohérence en se fondant sur ses seules ressources lexicales et sémantiques, de façon à lexicaliser une forme forte, pour en devenir un. C'est pour cette raison que les locuteurs sont capables de reconnaître un proverbe (prototypique) lorsqu'il est présenté en isolation (en dehors de tout contexte) et de le transposer (au moins « en pensée »). Une *forme forte*, en effet, se suffit à elle-même pour être ce qu'elle est. La seconde notion est celle de *phrase non proverbiale*, i.e. une phrase qui ne peut prétendre au statut de proverbe, « même dans l'optique d'une interprétation métaphorique » (Kleiber 2000 : 43). Les phrases non proverbiales (ex. *un bon ouvrier utilise son argent à bon escient, l'arbre cache le ruisseau*) sont des *formes faibles* qui ne s'appuient pas sur des relations sémantiques inhérentes (architecture faible) et dont les concepts ne manifestent pas de contenu transposable stable (articulation avec restes). Entre ces deux pôles s'étend un continuum de phrases plus ou moins proverbiales, i.e. de phrases qui, lorsqu'elles sont prises en isolation, semblent plus ou moins facilement transposables (ex. *l'arbre cache le soleil, les lunettes cachent les yeux*), mais qui, pour cela, exigent de la part du locuteur un processus de complétion plus ou moins lourd.

¹³ Cf. Gréa (2015, Section 3.3).

Au terme de notre raisonnement, un certain nombre de questions demeurent. Nous avons déjà évoqué celle des proverbes littéraux qui doit faire l'objet d'un travail à part entière. Un autre point concerne la question de la généricité, qui est définitoire du proverbe, mais qui pourrait aussi dépendre en partie du premier facteur de cohérence. Ces questions, cependant, ne remettent pas en cause l'intérêt de la notion de proverbe prototypique dans le champ, aujourd'hui très foisonnant, de la parémiologie linguistique.

Bibliographie

- CABAKULU, M., 1993, *Dictionnaire des proverbes africains*, Harmattan.
- CADIOT, P., 2010, *Le vin en paroles : esquisses oenophiles*, Perros-Guirec : Anagrammes.
- CONENNA, M., 2003, « Figement syntaxique et glissements interprétatifs », in E. GALAZZI & G. BERNARDELLI, *Lingua, cultura e testo: miscellanea di studi francesi in onore di Sergio Cigada*, Vita e pensiero, p. 275-290.
- DE CREVANT DUC D'HUMIERES, L., 1790, *Recueil de proverbes français, latins, espagnols, italiens, allemands, hollandais, juifs, américains, russes, turcs, etc: à l'usage des Écoles Publiques et des Maisons d'Education*, Au bureau de la correspondance des villes et des campagnes.
- DOURNON, J.Y., 1986, *Le Dictionnaire des proverbes et dictons de France*, Hachette.
- FERAUD, J.F., 1787, *Dictionnaire critique de la langue française*, chez Jean Mossy Pere et Fils.
- GREA, P., 2010a, « Je suis un pot de fleurs de diamètre moyen : énigme et perception sémantique », in F. NEVEU, V. MUNI TOKE, D. J., K. T., M. L. & P. S., *Congrès Mondial de Linguistique Française - CMLF'10*, Paris,
- GREA, P., 2010b, « L'Un dans l'autre : énigme et métaphore filée dans un jeu surréaliste », *Revue romane*, 45, p. 91-116.
- GREA, P., 2014, « Molécules proverbiales », in C. BARBET, *Linguistique et stylistique des figures*, Peter Lang, GRAMM-R. Etudes de linguistique française / GRAMM-R. Studies of French Linguistics, 27, p. 107-122.
- GREA, P., 2015, « Proverbe, transposabilité et forme forte », *Lingvisticae Investigationes*, 38, 1, p. 13-72.
- GURWITSCH, A., 1957, *Théorie du champ de la conscience*, Bruges, Desclée de Brouwer.
- KLEIBER, G., 1989, « Le générique, un massif ? », *Langages*, 94, p. 73-113.
- KLEIBER, G., 1990, *L'article LE générique. La généricité sur le mode massif*, Genève, Droz.
- KLEIBER, G., 2000, « Sur le sens des proverbes », *Langages*, 139, p. 39-58.
- KLEIBER, G., & LAZZARO, H., 1987, « Qu'est-ce qu'un syntagme nominal générique ? ou Les carottes qui poussent ici sont plus grosses que les autres », in G. KLEIBER, *Rencontre(s) avec la généricité, Recherches linguistiques*, Paris, Klincksieck, p. 73-111.
- RASTIER, F., 1987, *Sémantique interprétative*, Paris, Presses Universitaires de France.
- RASTIER, F., 1994, « Tropes et sémantique linguistique », *Langue Française*, 101, p. 81-101.
- RASTIER, F., 1995, « La sémantique des thèmes ou le voyage sentimental », in F. RASTIER, *L'analyse thématique des données textuelles*, Paris, Didier, p. 223-249.
- RIEGEL, M., 1987, « "Qui dort dîne" ou le pivot implicatif dans les énoncés parémiques », *Travaux de linguistique et de littérature*, vol. XXIV, t. 1, p. pp. 85-99.
- SOWA, J.F., 1984, *Conceptual Structures. Information Processing in Mind and Machine*, Addison-Wesley ed., Massachusetts, Addison-Wesley.
- STRAUSS, E., 2013, *Concise Dictionary of European Proverbs*, Taylor & Francis.
- VAN VALIN, R.D., & LAPOLLA, R.J., 1997, *Syntax: Structure, Meaning, and Function*, Cambridge University Press.
- VISETTI, Y.-V., & CADIOT, P., 2006, *Motifs et proverbes : Essai de sémantique proverbiale*, Paris, PUF.